

N° 103
1^{er} Novembre
- 1923 -
Abonnements
France
et Belgique
1 an : 24 fr.
6 mois : 12 fr.
Etr. : 34 fr.

cinéa

3^{me} ANNÉE
UN
franc
le numéro
—
Abonnement
remboursé

LE CHANT DE L'AMOUR

BI-MENSUEL
Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois
Publications François TEDESCO
39, Boul. Raspail (Tél.: Ségur 41-57)

GLORIA SWANSON



JEAN ANGELO

l'admirable interprète du *Chant de l'Amour Triomphant* et l'une des plus nobles figures du Cinéma Français.

Cinéa a publié des articles, des biographies, des photographies

sur

Les Artistes suivants :

N°	N°	N°	N°
Antoine André..... 20	Duflos Huguette..... 8+	Linder Max..... 82, 96	Rollan Henri..... 24
Brabant André..... 19+	Devirys Rachel..... 65	Maë Murray..... 23, 83	Relly Gina..... 26, 89
Biscot..... 26	Félix Geneviève..... 19	Mathot Léon..... 12+	Rex Ingram..... 83
Barclay Eric..... 88	Francis Eve..... 84	De Max..... 24	Roussel Henry..... 5, 14+
Buster Keaton..... 98	Ferguson Elsie..... 93	Meighan Thomas..... 29, 65	Sarah Bernhardt..... 89
Baroncelli (Jacques de)..... 20	Griffith David W..... 7	Napierkowska..... 19, 97	Séverin-Mars..... 12
Bernard Raymond..... 20	Gish Lilian..... 7, 21	Normand Mabel..... 65	— anniversaire..... 95
Catelain Jâques..... 6, 83, 89	G. de Gravone..... 19	Nox André..... 5+	Stroheim Eric Von..... 53, 82
Cécil de Mille..... 63	Genica Missiria..... 43, 96	Palmerie Gina..... 40, 47	Strongheart..... 95
Charlie Chaplin..... 23, 25, 29	Gance Abel..... 20	Pearl White..... 91	Talba Suzanne..... 24
Coogan Jackie..... 3, 91	Hart William..... 4+	Pedrelli (Sylvio de)..... 26	Toulout Jean..... 19
Compson Betty..... 95	Hervil René..... 20	Pradot Marcelle..... 19, 101	Tourneur Maurice..... 69, 43
Clyde Cook (Dadyle)..... 98	Iribe Marie-Louise..... 24	Poirier Léon..... 20, 91	Van Daele..... 45
Diamant Berger H..... 20	Joubé Romuald..... 19	Raquel Meller..... 21, 79, 86	Vanni Marcoux..... 59, 79
Dulac Germaine..... 20, 41	Krauss Henry..... 20	Roanne André..... 24	Violet E..... 85
Dempster Carol..... 7, 93	Launes Georges..... 26	Ray Charles..... 52	Wallace Reid..... 86

Les Films suivants :

N°	N°	N°	N°
Atlantide (L)..... 21, 85	Enfant Roi (L)..... 101	Nef (La)..... 84	Roue (La)..... 83
A l'assaut des Alpes par le Ski..... 79	Einstein (Théories d')..... 71	Naissance d'une Nation (La)..... 94	Films Suédois..... 11+
Arlésienne (L)..... 80	Fièvre..... 20	Opprimés (Les)..... 84, 91	Sarati le Terrible..... 85
Boris Godounov..... 101	Femme de nulle part (La)..... 67	Ombre du Péché (L)..... 80	Serge Panine..... 85
Cheik (Le)..... 81	Fille de la Camargue (La)..... 85	Othello..... 84	Signe de Zorro (Le)..... 21, 23
Deux Orphelines (Les)..... 69, 75	Gosse (Le)..... 25, 26, 28	Pollyanna..... 23, 27	Secret de Polichinelle (Le)..... 101
Dame de Monsoreau (La)..... 85, 91	Hommes Nouveaux (Les)..... 85	Petit Lord Fauntleroy (Le)..... 47	Trésor d'Arne (Le)..... 6, 14
Don Juan et Faust..... 85	In'Ch'Allah..... 80	Phroso..... 85	Theodora..... 79
El Dorado..... 12, 23, 73	Kismet..... 32	Robinson Crusoe..... 39, 41	Triplepatte..... 79
Epreuve du Feu (L)..... 81	Maman !..... 79	Rue des Rêves (La)..... 41	Vanina..... 81, 85
Emigrés (Les)..... 80	Miracle (Le)..... 53	Rêve et Réalité..... 53	Way down East..... 75
	Nanouk..... 79	Robin des Bois..... 80	

Chacun de ces numéros vous sera envoyé franco contre cinquante centimes le prix vous en sera **REMBOURSÉ** par une photographie de votre choix dont voici la liste :

RAQUEL MELLER	ÈVE FRANCIS	NAZIMOVA	IRÈNE CASTLE
EMMY LYNN	PAULINE PO	WILLIAM S. HART	ANDRÉ NOX
BETTY BLYTHE	DOUGLAS	SIGNORET	SÉVERIN-MARS
VANNI MARCOUX	FAIRBANKS	PAULINE FREDERICK	CAROL DEMPSTER
MAË MURRAY	NORMA TALMADGE	SUZANNE DESPRÈS	MARY PICKFORD
BETTY COMPSON	SESSUE HAYAKAWA	ALMA TAYLOR	LÉON MATHOT

Adressez votre demande de suite à Cinéa, 39, Boulevard Raspail, en indiquant

1° les numéros de cette liste que vous désirez ;

2° une photographie gratuite par numéro.

Indiquez soigneusement vos noms et adresses et joignez Deux Timbres de vingt-cinq centimes

POUR RECEVOIR LES PRIMES-CADEAUX DE CINÉA :

RENVOYEZ-NOUS CECI !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire à votre service d'abonnement pour la durée de **six mois (12 frs.)**, **un an (24 frs.)** *

Ci-joint **12 ou 24 francs** * en mandat ou en timbres pour le prix de cet abonnement

* Biffer les mentions inutiles.

SIGNATURE

NOM :

ADRESSE COMPLÈTE :

PRIME CHOISIE

1° Abonnement de six mois.

Les vedettes mondiales.
CHARLOT, par Louis Delluc.

2° Abonnement d'un an.

Photographie signée de
Napierkowska.

Coffret de poudre de riz.
Stylomine.

Biffer les mentions inutiles.

A retourner à M. l'Administrateur de CINÉA, PUBLICATIONS FRANÇOIS TEDESCO, 39, Bd Raspail, PARIS

VOIR AU DOS

Supplément au N° 103 de CINÉA.

NOUVELLES PRIMES SENSATIONNELLES

Remboursant 50 % au moins du Prix de l'Abonnement

Pour un abonnement d'un an (Prix 24 francs).

Cinéa envoie gratuitement à son nouvel abonné, selon sa préférence :

Une admirable **photographie** signée de la main de Mlle Stasia Napierkowska.

Un luxueux **coffret** de poudre de riz Barkett.

Un **"Stylomine"** (garanti 5 ans).

Pour un abonnement de six mois (Prix 12 francs).

Cinéa envoie gratuitement à son nouvel abonné, selon son choix :

Les Vedettes Mondiales de l'Ecran, par Spat. Un superbe **album** contenant trente-deux portraits d'art, accompagné de poèmes d'André Daven.

CHARLOT, par Louis Delluc. Un précieux **volume** relatant toute la vie de Charlie Chaplin, illustré de nombreuses photographies.

PROFITEZ IMMÉDIATEMENT DE CES PRIMES LIMITÉES

RETOURNEZ-NOUS DE SUITE CE BULLETIN

CECI INTÉRESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par la plus importante école du monde,

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, placée sous le haut patronage de l'État. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 4510 : **Classes primaires complètes**, Certificat d'études, Brevets C. A. P., Professorats.

Brochure N° 4516 : **Classes secondaires complètes**, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Brochure N° 4528 : **Toutes les carrières administratives**.

Brochure N° 4537 : **Toutes les Grandes Écoles** : Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Electricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc. Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc.

Brochure N° 4550 : **Carrières d'Ingénieur**, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Brochure N° 4565 : **Carrières du Commerce** : Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténo-Dactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres, Carrières de la Banque, des Assurances et de l'Industrie Hôtelière.

Brochure N° 4576 : **Langues Etrangères** : Anglais, Espagnol, Italien, Allemand.

Brochure N° 4589 : **Orthographe, Rédaction, Calcul, Ecriture, Calligraphie**.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 59, bd Exelmans, PARIS (16^e)

FOURRURES

RÉPARATIONS - TRANSFORMATIONS

Maison de confiance

54, rue des Martyrs (en appart.) Trudaine 17-53

TOUT VOTRE AVENIR DÉVOILÉ par l'HOROSCOPE

Envoyez date de naissance et 5 fr.
Mme ROBERT, 68, bd Auguste-Blanqui, Paris, 13^e

MARIAGES RICHES ET

TOUTES RELATIONS
Renseignements contre présent BON et timbre
"FAMILIA", 74, rue de Sévres, Paris, 7^e
Bureaux ouverts de 2 à 7 heures (semaine).

MAISONS RECOMMANDÉES

UN EXCELLENT DINER
UN CONCERT CLASSIQUE
UN SPECTACLE
ET DANSER !...

Le tout pour le prix d'un fauteuil au théâtre :
c'est le

"ROMANO"

Déjeuner 17 f. Dîner 20 fr. — 14, R. Caumartin

RESTAURANT JEAN

American Bar
20, rue Daunou, 20

Sa cuisine et ses spécialités anglaises
Retenir sa table - Central 94-09

Le livre que tous les
cinéphiles doivent avoir lu

LOUIS DELLUC
DRAMES
CINÉMA

LA FÊTE ESPAGNOLE - LE SILENCE
FIEVRE - LA FEMME DE NULLE PART.



PARIS 42 bis AUX ÉDITIONS DU MONDE NOUVEAU PARIS 42

En vente à Cinéa, un volume
avec de nombreuses illustrations, 5 fr.

COURS GRATUITS ROCHE O.L. 9

36^e Année.

Subventionné Ministère Beaux-Arts.
CINÉMA - TRAGÉDIE - COMÉDIE - CHANT
10, Rue Jacquemont (17^e)

Noms de quelques élèves de M. Roche qui
sont arrivés au Théâtre ou au Cinéma : De-
nis d'Inès, Pierre Magnier, Etievant, De
Gravone, Vermoyal, Térof, Ralph Royce,
Mlle Geneviève Félix, Pierrette Madd, Mis-
tinguett, Germaine Rouer, Louise Dauville,
Cassive, et le fort ténor de l'Opéra-Comique
Vezzani, etc.



Madame, ONDULA Opsina EAU

Merveilleuse
PRISE, ondule et gonfle la chevelure en 5 minutes
pour 8 jours. Flacon 7.70 fco mandat ou tim. contre
remb. 1 f. 50 en plus. A. OPSINA, 9, r de Navarre, Paris

R.-d.-c. N° 66.787

Cette chevelure que l'on envie est obtenue en 3 min.
par la merveilleuse **POUDRE OPSINA** qui
nettoie la tête à sec, double le volume des che-
veux en les rendant souples et vaporeux, sup-
prime pellicules, démangeaisons. Boîte f. 12 fr.;
demi : 7 fr. 50; Contre Remb. : 1 franc en plus.
J. OPSINA, 9, rue de Navarre, Paris.

Un heureux événement

CINÉ POUR TOUS

la plus ancienne des Revues Cinématographiques, destinées au grand public, vient de décider d'unir ses efforts à ceux de

CINÉA

Nos Lecteurs connaissent l'admirable documentation de cette publication de bonne tenue et d'esprit libre. Qu'ils se réjouissent ! A partir du 15 NOVEMBRE

CINÉ POUR TOUS

paraîtra en même temps que nous, en étroite fusion, et constituera avec CINÉA un ensemble parfait.

CINÉA

et

CINÉ POUR TOUS

réunis

constitueront la Revue Cinématographique *la plus artistique et la mieux informée.*

A cette occasion, nous inaugurerons une formule plus riche, plus copieuse encore, sur un plus grand nombre de pages, toutes abondamment illustrées.

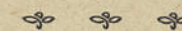
Le 15 NOVEMBRE

est une date d'alliance dans la Presse du Cinéma. Nos Lecteurs nous en seront d'autant plus reconnaissants que notre belle publication fusionnée leur sera offerte au

Prix unique de un franc cinquante

Retenez en passant votre prochain numéro chez votre marchand habituel.

DU NOIR ET DU BLANC



BETTY COMPSON

Prismes de soleil ;
Citronnade glacée par une ardente après-midi ;
Edelweiss transplanté dans la vallée ;
Les ongles vernis des élégantes, au Ritz ;
Doux soupir d'une branche de lilas effleurant la
Et le tendre amour d'une colombe, le soir. [vitre



IVAN MOSJOUKINE

L'aigle qui, d'un pic neigeux, guette une taupe
La pourpre impériale ; [dans la vallée ;
Solitude parmi la foule ;
La lampe du sanctuaire ;
Attente du lendemain qui ne viendra jamais.

.....
Prélude du cyclone ;
Rachmaninof en *furioso*, un jour de liesse ;
Le feu sous la cendre ;
Raskolnikov ;
Le masque de la Tragédie derrière celui de
Spartacus. [l'indifférence ;

.....
Mais pourquoi ne tourne-t-il pas Hamlet ?

J. A.



Chanson hindoue

RIMSKY KORSAKOFF



LE CHANT DE L'AMOUR TRIOMPHANT



C'est un poème.

Il n'y a pas d'autre façon de définir *Le Chant de l'Amour Triomphant*. Ce n'est pas une histoire, ni une légende, ni un drame. C'est un poème. Présenté comme tel, afin de donner au spectateur le moins averti l'illusion reposante d'une lecture solitaire, ce film de premier ordre ne se dément à aucun instant. Le passant qui s'est arrêté sur le boulevard pour s'attarder une heure au cinéma; d'un seul regard, ouvre le livre à la précieuse reliure où s'étend lentement le pur poème d'Ivan Tourgueneff. L'atmosphère est créée, accentuée encore par les photographies aux teintes de vieille estampe qui ne font qu'illustrer les premières pages du livre et ne s'animeront que l'action commençante. Ce jeu de présentation livresque était dangereux; mais il était nécessaire, et nous voyons que les auteurs y ont parfaitement réussi. Il fallait, en effet, ne pas redouter la première impression d'ennui léger qui pouvait s'ensuivre pour certains. L'abus d'action ultra-mouvementée, dont le principe même du cinéma nous fait quelquefois abuser, nous dispose trop souvent à partager cette prodigieuse gloutonnerie de l'écran, dont Abel Gance nous a récemment rappelé la cruelle réalité. Il faut à l'écran un nombre grandissant, toujours croissant d'images, jetées sur la toile blanche avec des rythmes divers, mais à tendance certaine d'accélération. Le spectateur, dont les yeux encore neufs ne demandent qu'à suivre le mouvement, prend l'habitude d'être suralimenté. La fièvre dont souffre le créateur, le gagne peu à peu. On se souvient d'avoir, avec *La Roue*, perçu les plus rapides allegros du Cinéma. Mais à la vision

des premières images du *Chant de l'Amour Triomphant*, nous savons que nous ne sommes pas au concert, ni à l'Opéra. L'orchestre d'images, s'il est grave et lent, ne nous trompe point sur sa puissance potentielle. Il ne nous portera pas vers des paroxysmes de rythmes. Il n'est là que pour décrire, raconter. Le film qu'il va nous développer, c'est un grand récital visuel.

Mais l'impression d'entrée ne laisse pas subsister de lenteur dans la suite contée des images. Aussitôt, le silence s'anime, comme le verbe, autrefois, s'entraînait. Par moment, il se dilate, se contracte, se détend, s'enfle, chargé toujours d'idées, de rêve et de réalisations. La réception chez le duc de Ferrare place l'action dans un cadre somptueux de la Florence du XV^e siècle. Hérauts d'armes aux trompettes levées, masse de costumes de cour, rangées de dames d'honneur s'inclinant, manteau de pourpre à la traîne gigantesque, entrées, défilés, présentations. Tant de splendeurs ne sont utilisées que pour peu d'instant à la manière de ces conteurs qui ne faisaient qu'évoquer les fastes de la cour pour se refermer bientôt sur l'idylle des amants. Celle-ci, dans le film mis en scène par M. Tourjansky, est assez vite déclarée. Deux jeunes gens, Muzio et Fabio, aiment la même jeune fille, Valéria. Un incident transporte le spectateur à peine au courant dans une brève atmosphère d'aventures. Un inconnu menace de son épée les deux jeunes gens, après le bal, et les attire dans un guet-apens. Ils en sortent à peu près indemnes, vainqueurs d'un combat au rythme énergique. Et c'est tout. On ne reverra plus l'inconnu. On sait seulement qu'il aimait aussi

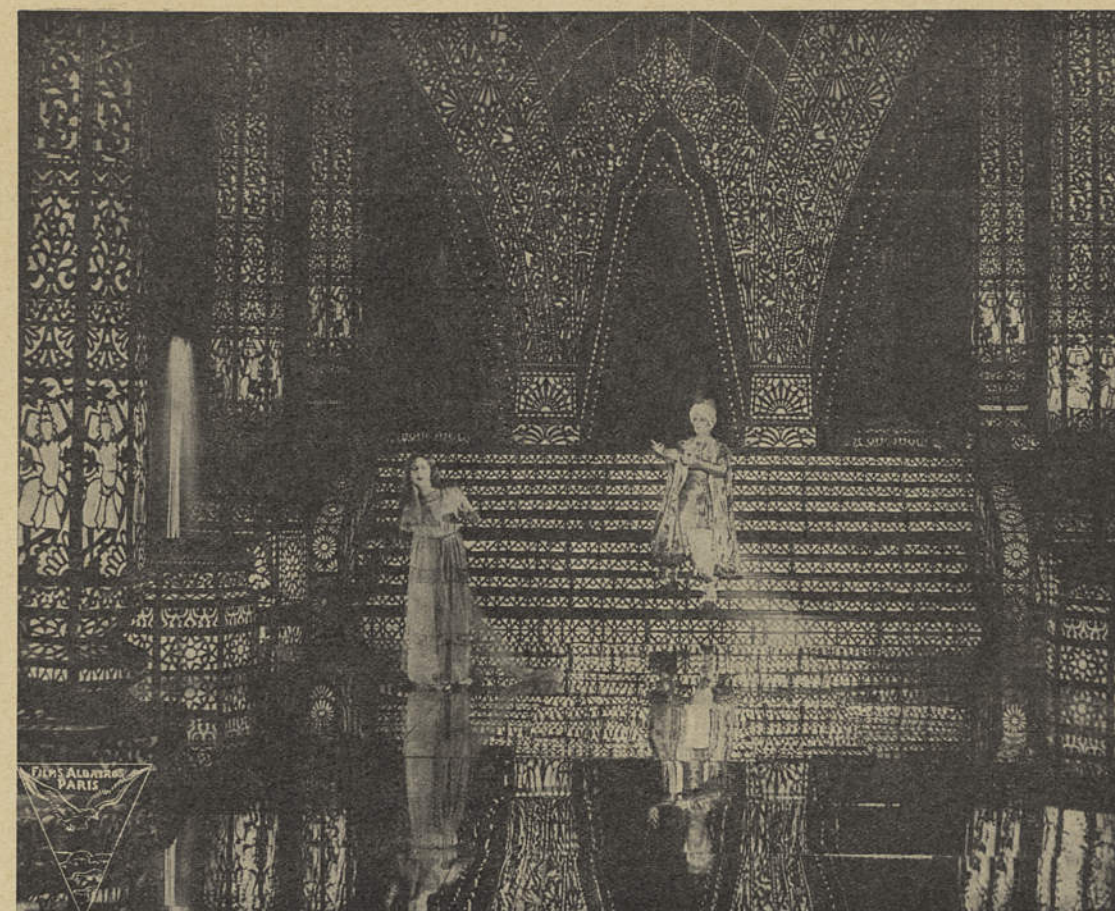
Valéria. Son rôle est court, sans lendemain. Nous sommes-nous trompés en supposant qu'il n'avait que deux raisons d'être : accentuer encore l'attraction de la femme aimée, dessiner plus nettement son auréole de beauté, rapprocher les deux amoureux à l'origine même de leur passion commune, resserrer leurs liens d'amitié, leur confraternité d'armes à l'heure précise où, sous un clair de lune romantique, ils vont s'avouer l'un à l'autre la flamme dont ils brûlent également pour la même jeune fille.

Nous avons admiré la scène du serment qu'ils échangent. Tableau nettement composé, les simples éléments en sont groupés avec un art pictural : lune striée de nuages, balcon ouvert sur la nuit, Christ étendu sur un pupitre. On sent que cette scène est d'importance et prépare le drame. Mais il n'y aura pas de drame et le conflit de conscience auquel le spectateur s'attend n'éclatera jamais. Le sujet du *Chant de l'Amour Triomphant* est plus poignant qu'un conflit, plus profond que la conscience elle-même.

Il s'agit de l'amour, force invincible, triomphante. Muzio et Fabio se sont jurés que celui qui ne serait pas élu par Valéria se soumettrait sans murmurer. On sait qu'ils sont hommes à ne pas faillir. Fabio est choisi, sur un simple conseil de la mère de la jeune fille. Muzio, le cœur meurtri, part pour les Indes sans mot dire. Quatre ans plus tard, il revient, suivi d'un domestique muet, l'Hindou, et trouve les jeunes époux dans un bonheur parfait. Lui-même paraît avoir oublié son ancienne passion et la scène du premier dîner, dans un décor inoubliable, est toute heureuse et légère.



LE CHANT DE L'AMOUR TRIOMPHANT



JEAN ANGELO et NATHALIE KOVANKO dans les tableaux du Rêve.





Muzio (JEAN ANGELO) jouant
Le Chant de l'Amour Triomphant



Valéria (NATHALIE KOVANKO) et
Fabio (ROLLA-NORMAN) enten-
dent de leur chambre le chant
nostalgique qui vient du pavil-
lon mauresque de Muzio.

Dans le médaillon :
NATHALIE KOVANKO (Valéria), as-
sise devant un Bouddah éclairé,
compose un ensemble du plus
saisissant effet.



PHOTOS ALBATROS

LE CHANT DE L'AMOUR TRIOMPHANT



PHOTOS ALBATROS

LE CHANT DE L'AMOUR TRIOMPHANT

En haut :

Le Dîner chez Fabio.

De gauche à droite :

JEAN D'YD (l'Hindou); JEAN ANGELO (Muzio);
NATHALIE KOVANKO (Valéria); ROLLA-NORMAN
(Fabio); KOLINE (le Valet).

En bas :

La Scène du Serment
(ROLLA-NORMAN et JEAN ANGELO).



Chanson hindoue

RIMSKY KORSAKOFF



C'est alors que le serviteur muet, dont le rôle est si parfaitement « cinéma », dévoile son caractère véritable, lequel nous a paru nettement symbolique. On a pu croire que, de complicité avec son maître, il usait des sortilèges de son pays pour réduire la dame de céans à la plus entière vulnérabilité. On a pu croire encore que seul, sans le consentement de Muzio, il préparait pour celui-ci, par simple dévotion, un sacrifice naturel et qu'il mettait au service de son projet les moyens les plus maléfiques dont il était en possession. Nous avons cru comprendre qu'il n'en est rien. Ni Muzio, ni son serviteur sorcier, ne sont responsables de ce qui va se passer. L'un et l'autre sont les jouets, plus ou moins initiés, d'une même force, et cette puissance n'est autre que *l'Amour Triomphant*.

Muzio reçoit ses hôtes dans le pavillon oriental que Fabio lui a réservé. Après certaines séances de magie qui ne sont point sans « préparer » Valéria, le jeune explorateur reprend son violon et joue cette chanson hindoue qu'il appelle *Le Chant de l'Amour Triomphant* et qui est, à l'orchestre, étonnamment adaptée, celle de Rimsky-Korsakov. Il y avait déjà dans *Les Opprimés* une heureuse adaptation de ce genre, qui accompagnait avec une concordance délicieuse les duos d'amour de Conception et de Philippe de Horne. Mais, dans le film de M. Tourjansky, nous avons eu la plus poignante de ces étroites associations du Cinéma et de la Musique. La chanson de Rimsky-Korsakov n'est plus ici un accompagnement du film. Elle en fait intimement partie. Elle s'y trouve même développée, expliquée, visualisée, comme si elle avait chanté, pendant la réalisation, dans la mémoire fidèle du metteur en scène, ce que nous

croirions volontiers. C'est elle que nous entendons sous l'archet de Muzio. Et des visions de chair s'estompent sur l'écran, au-delà de l'instrument perdu dans un flou nécessaire. Et ces visions se précisent à mesure que le chant pénètre mieux en nous. C'est un torse d'homme nu contre lequel se pâme une poitrine nue de femme aux cheveux défaits. Les visages se dessinent, les étreintes se resserrent et tour à tour, celui de l'homme n'est plus le même : c'est Muzio.

Le chant s'arrête. Le musicien abandonne l'instrument. Dorénavant, une atmosphère de passion lourde, presque surnaturelle, planera sur le film. Le spectateur est transporté dans un état profond, pareil au sommeil hypnotique de Valéria et de Muzio qui, une proche nuit, se rencontreront dans le parc, sous un jet d'eau, comme poussés malgré eux.

Tristan, Yseult, héros ineffaçables, sont alors évoqués. Muzio et Valéria n'ont pas bu le philtre, mais ils ont entendu le chant de *l'Amour triomphant*.

Fabio les surprendra. Sa femme l'aime et se retient à lui. C'est que certains ont mal compris. Mais la tendre affection, même amoureuse, qui la lie à son époux n'est pas du même ordre que *l'Amour Triomphant*. Elle est source pure et calme de bonheur, alors que l'autre passion, involontaire, inconsciente, irresponsable, est génératrice de douleurs, de malheur et de mort. Fabio frappe son ami. Et celui-ci s'écroule. Mais on ne saura jamais ce que le serviteur muet, qui enlève son corps et l'emporte à cheval, a transporté. Est-ce un cadavre ou bien encore un homme vivant ? Un doute philosophique pèse sur la fin du film, car l'état où se trouve Muzio, dont la conscience n'a pas failli à son ser-

ment, est aussi près de la mort que de la vie, tant est puissante et mystérieuse la force qui s'est emparée de son âme, symbolisée par l'Hindou farouche qui l'enlève comme une proie et le garde pour toujours.

Ce poème visuel de premier ordre, remarquablement réalisé, a été défendu sur l'écran par des interprètes intelligents. Mme Nathalie Kovanko, dont la beauté n'est malheureusement pas assez florentine, a conservé toute la mesure nécessaire. M. Jean d'Yd, dans le rôle de composition du serviteur muet, est impressionnant de gravité et, parfois, de terreur. M. Rolla-Norman est étonnamment d'époque, et son large pourpoint accuse encore son torse de romain. M. Koline, dont nous avons souvent admiré la prodigieuse fantaisie, a su tenir le rôle difficile du valet qui fait rire ; son talent plein de variété et de tact naturel s'est acquitté de cette tâche au-delà de toute espérance. Enfin, M. Jean Angelo, a prouvé définitivement qu'il était assurément un des plus beaux artistes de notre écran français, tant par la noblesse de ses traits que par son jeu si sûr et si profond. Son visage ne laisse pas échapper une nuance, et la passion douloureuse qui s'y grave merveilleusement, est un spectacle pathétique.

La Société Albatros a pris l'une des premières places dans la production nouvelle avec *Le Chant de l'Amour Triomphant*. Quoique le sujet en était tout intérieur, une mise en scène luxueuse l'accompagne, fastueuse même au début, illustrée de cavalerie fort réussie dans le courant du film. Le décor est extrêmement soigné, particulièrement dans la scène du festin, dont les moindres détails sont strictement évocateurs de la Florence disparue.

JEAN TÊDESCO.



LES PORTRAITS DE "CINÉA"



EMMY LYNN

PHOTO MAN RAY

La grande star française qui a repris son interprétation du rôle de la Maslowa dans *Résurrection*, de Marcel L'Herbier.

LA STAR DU JOUR A HOLLYWOOD GLORIA SWANSON

Nous avons acclimaté en France l'expression « *Self made man* ». Il serait temps de la compléter par « *Self made woman* », au sujet de Gloria Swanson. Elle est assurément une femme qui s'est faite elle-même. Et sa personnalité, à l'origine si modeste et si difficile à découvrir, est aujourd'hui l'une des plus accusées du monde cinématographique, au point qu'on a pu même lui reprocher une exagé-

ration voulue, une pose outrancière.

Mais ceux qui l'ont vue chez elle ne lui font pas ce reproche. Sans doute nulle maison de Beverley Hills, à Hollywood, n'est plus princière que la sienne. Certes, les diners qu'elle donne peuvent-ils rivaliser avec ceux des plus hautes tables aristocratiques et l'aménagement de son intérieur est-il luxueux et recherché au point de laisser une impression de



GLORIA SWANSON dans son "home" de Beverley-Hills, à Hollywood.



palais exotique ou de musée européen. Mais, sitôt revenue à l'intimité, Gloria semble s'amuser avec les richesses qui l'entourent comme un enfant, qui n'aurait pas toujours été très heureuse, avec des jouets longtemps convoités.

Lorsqu'elle était encore très jeune, Gloria passait inaperçue. On l'aimait sans lui donner trop d'attention. Son père et sa mère se séparèrent quand elle n'avait guère plus de dix ans. Elle vécut alors avec sa mère mais conserva de fortes relations d'affection avec son père, le capitaine Swanson, qui est un homme d'une personnalité très accusée et d'un humour charmant. Ils étaient pauvres. Gloria fit ses débuts au cinéma, comme simple figurante de Mack Sennett. On sait (*Cinéma* n° 98) que son premier rôle dramatique lui fut donné parce que l'on croyait qu'elle savait nager. Cecil de Mille fut son sauveur. Il la révéla. Paramount l'éleva au rang de star en même temps que Pola Negri et Thomas Meighan.

Son mariage avec Wallace Beery ne fut pas heureux. Après s'être

considérablement disputés, en êtres passionnés qu'ils étaient l'un et l'autre, ils divorcèrent. De son second mariage, avec Herbert Nornborn, elle eut une petite fille délicieuse, Gloria II, qu'elle élève avec infiniment de tact et de sagesse.

Il est curieux d'apprendre que Gloria Swanson, celle que l'on appelle aujourd'hui la femme la plus élégante d'Hollywood, ne savait pas s'habiller avant d'avoir rencontré une jeune fille du nom de Peggy Hamilton, qui avait, à Paris, pris quelques bonnes leçons. Ce fut elle qui lui apprit à se vêtir avec l'art délicieux, non sans extravagance, qui souligne aujourd'hui si parfaitement sa personnalité. Sans doute Gloria ne serait pas tout à fait elle sans les robes de Gloria. Mais son visage et son corps, qui ne sont pas sans défauts, révèlent bien, cependant, la femme qu'elle a su devenir. Ses yeux surtout sont fascinants. Mondaine artificielle d'Amérique, petite souveraine dont l'empire s'étend chaque jour, nous la regardons avec surprise de notre vieille Europe et, quand nous savons son histoire et son âge — elle n'a que vingt-quatre ans — cet étonnement se mêle un peu, avouons-le, d'un certain émerveillement.



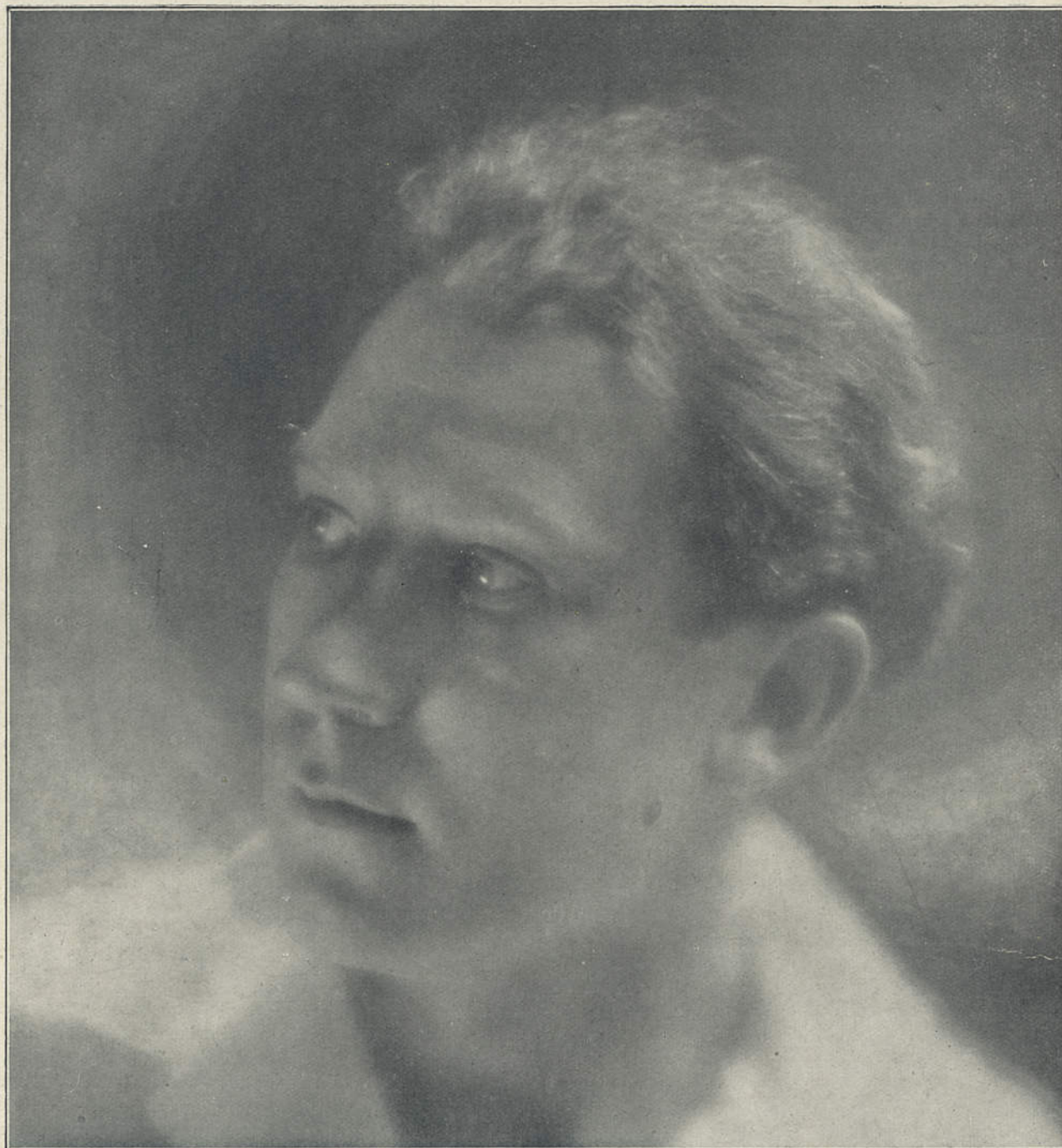
PHOTOS PARAMOUNT

GLORIA SWANSON

dans

« *La Cage Dorée* »

Nulle star américaine plus que Gloria Swanson n'a mieux étudié l'art de la robe photographique. Gloria s'habille à Paris, naturellement, mais il reste certain que nos grands couturiers eux-mêmes pourraient s'inspirer de ses robes de Cinéma pour créer les futurs modèles de l'écran.



VAN DAËLE

L'interprète applaudi de *Fièvre*, *Ames d'Orient*, *Narayana*, *Pour une Nuit d'Amour*, *La Bête Traquée*, *L'Ombre du Péché*, que nous allons revoir dans *Cœur Fidèle*, de Jean Epstein, *Le Chemin de l'Abîme*, d'Adrien Caillard et *Nèze*, de Jacques de Baroncelli.

JEAN EPSTEIN
a présenté
"Cœur Fidèle"



En haut et en bas :
VAN DAËLE et GINA MANÈS
dans *Cœur Fidèle*.

A gauche : JEAN EPSTEIN.



Le metteur en scène de ce film de valeur occupe dans la cinégraphie française une place exceptionnelle. Déjà depuis longtemps connu des lecteurs de *Cinéa*, tant par son livre de poèmes, ses « litanies de toutes les photogénies » que par ses jeunes théories et ses premiers essais, il l'est à peine du grand public. Mieux encore et plus nettement que *L'Auberge Rouge*, *Cœur Fidèle*, dont Epstein est à la fois l'auteur du scénario et le metteur en scène, affirme que cette place d'avant-garde qu'il occupe est dignement défendue. Des discussions, évidemment, se sont élevées autour de son film nouveau. Nous ne voulons pas les reproduire ici mais plutôt déclarer notre confiance en ce jeune talent qui s'efforce chaque jour à mieux rendre ce qu'il veut dire.

C'est l'ambiance du Vieux Port de Marseille qui, sans doute, fut à la base de son inspiration. Loin d'être stylisée et rendue littéraire, pour ainsi dire, cette atmosphère profondément réelle, a été respectée dans *Cœur Fidèle*. On ne saurait trop louer cet effort, cette tendance très accusée vers un réalisme dramatique du Cinéma, aussi naturelle que la chose puisse paraître, ce n'était pas si simple. Le Cinéma est par excellence l'art de la vie, mais, en tant qu'art, il suppose un élément de choix. Et c'est alors que commence la difficulté. La sélection du détail frappant se trouve alors à la base

de la composition et se substitue complètement à la plate reproduction de la réalité, qui, sur l'écran, est plus désastreuse encore que dans le livre. Jean Epstein semble avoir triomphé de la difficulté et prouvé définitivement en cela ses qualités véritables.

Le cadre créé, il s'agit d'y placer une intrigue. Celle de *Cœur Fidèle*, malheureusement, ne nous a pas paru nouvelle. Le bon ouvrier du port (Léon Mathot) et le mauvais époux (M. Van Daele) nous rappellent, dans leur simple opposition, la dramaturge américaine devenue classique depuis Griffith. Ce n'est point que nous redoutions le déjà vu et la simplicité d'intrigue a donné lieu, parfois, à des développements remarquables. Mais ce serait faire trop de confiance au public que de s'imaginer qu'il n'en déduise pas, dès l'origine, la conclusion du drame. Cette prévention en faveur du « qui finit bien » est nuisible à l'intensité de l'action. Nous savons que Jean Epstein cherche le drame. Il y réussit parfaitement et il est seulement regrettable que les prémices de son sujet, peut-être à dessein, crée un optimisme fâcheux dans l'esprit du spectateur.

Cette excellente production est interprétée par des artistes. Aux côtés de Léon Mathot, nous avons applaudi Gina Manès, vraiment pathétique, et nous avons aimé revoir Van Daele, qui compte décidément parmi nos tempéraments cinématographiques les plus doués et les plus intelligents.



Une étude d'expression
de
GINA MANÈS



LÉON MATHOT
accoudé au parapet
du grand port.

AUX JARDINS DE MURCIE



Mlle ARLETTE MARCHAL dans *Aux Jardins de Murcie*.

PH. AUBERT

Les établissements de Paris et de la province viennent de faire au plus récent film de Mercanton et Hervil *Aux Jardins de Murcie* un accueil enthousiaste. Le public a ratifié le jugement de la critique et consacré une œuvre qui honore grandement la production française.

La présentation de *Aux Jardins de Murcie* à Lutetia-Wagram nous avait révélé un film d'une puissance dramatique étonnante et d'une délicatesse de sentiments délicate. Ce contraste même dont s'accommode si bien l'art cinématographique accroissait encore notre émotion. Un drame profond basé sur une rivalité humaine effroyable se déroule au milieu des plus captivantes tendresses de la nature et parmi des parfums de la grâce la plus voluptueuse. Sous les orangers en fleurs les cœurs se déchirent d'angoisse, de cruelle jalousie et de fièvre. Dans la lumière bénie des rives andalouses les conflits acharnés jusqu'à la mort se produisent, insultant à la douceur universelle des choses et à la paix charmante du ciel. Du sang est répandu sous les treilles en tonnelle argentées de lune. Mais la pitié finit par subjuguier les cœurs sauvages. L'inévitable s'accomplit unissant deux êtres heureux et laissant à son incon-

solable douleur celui qui avait enfin compris la nécessité de son sacrifice.

Pour illustrer cinématographiquement la savoureuse et puissante action de l'œuvre de Carlos y Laverne, Mercanton et Hervil ont fait appel à toutes les ressources de la technique moderne. Leur science du mouvement, du geste, de l'ordonnance décorative, de l'éclairage est parfaite et leur goût n'est jamais en défaut. Réalisé tout en décors naturels ce film est la meilleure démonstration de l'excellence des principes défendus depuis plusieurs années par Mercanton. Sa méthode si éloignée de nos préjugés de théâtre nous restitue encore une fois la véritable atmosphère du drame que nous vivons dans toute son ampleur et jusque dans ses plus délicates subtilités.

On a admiré les nombreux « effets » de décors et de lumière, les scènes d'amour à la fenêtre trouant la nuit de sa vacillante clarté, le combat tragique sous la lune, la fête des accordeilles avec son prodigieux mouvement de danse populaire.

Les deux artistes qui ont conçu et réalisé une telle mise en scène méritent notre admiration et notre reconnaissante amitié.

Ils furent précieusement aidés dans leur travail difficile par une inter-

prétation de premier ordre. Mlle Arlette Marchal qui nous avait paru un peu paralysée dans l'admirable *Sarati le Terrible* retrouve ici toute sa grâce mélancolique et nonchalante, Mlle Ginette Maddie qui s'était révélée dans *Sarati* s'affirme comme la plus exquise et la plus fine de nos ingénues. Jeune et photogénique à souhait elle peut être assurée d'un brillant avenir pour peu que les metteurs en scène pensent à elle.

MM. Pierre Daltour et Maxudian réalisent leur rôle avec un saisissant relief, mais le grand succès d'*Aux Jardins de Murcie* est encore allé à M. Pierre Blanchard qui atteint à la plus haute émotion par des moyens d'une extraordinaire simplicité. Cet acteur a le sens du drame cinématographique, du drame muet, presque immobile, fait d'intériorité et de suggestion, comme l'ont compris un William Hart et un Hayakawa.

L'incomparable succès d'*Aux Jardins de Murcie* est pour Mercanton et Hervil et pour leurs valeureux interprètes la meilleure récompense. Il est aussi pour Louis Aubert qui édita cette magnifique œuvre la juste compensation à tant d'efforts consacrés à la rénovation du film français.

Ed. E.

Un échec regrettable : CYRANO A L'ÉCRAN

Cyrano de Bergerac, drame héroïque, vient de trouver place sur l'écran. Événement qui, dans l'esprit de ceux qui résolurent l'entreprise n'a peut-être pas eu d'importance considérable ; transposition simplement un peu plus solennelle que les autres — affaire. Car il suffit assurément qu'un tel titre soit affiché à la porte des salles d'exploitation pour que la caisse s'emplisse. Mais événement pourtant, si l'on se souvient de la répétition générale de 1898, à la Porte Saint-Martin, en sortant d'une des représentations actuellement en cours à la Salle Marivaux.

Vingt-cinq ans à peine ont passé et le temps a marché si vite, cependant, que l'on a pu, moins d'un quart de siècle après la création du dernier drame romantique, le réaliser en images vivantes, sur un écran muet, sans crainte du ridicule. Il est, de par la France entière, des milliers d'admirateurs fervents du chef-d'œuvre d'Edmond Rostand. Presque à coup sûr on peut se dire que chacun d'eux sera l'ennemi, par parti pris, d'une tentative aussi audacieuse que cette visualisation d'un dialogue en vers, car dans chacune de ces mémoires, il y a toujours quelques beaux vers de *Cyrano* qui chantent, appris au temps resté cher du collège ou de la jeunesse, et nous n'en sommes pas encore au temps prochain où l'étudiant de rhétorique se souviendra des images vues dans un film d'art devenu classique. Le vers, à juste titre, a conservé son prestige. Qui se souvient de Constant Coquelin ne peut sans regret écouter même un Pierre Magnier et si le spectacle ne consiste plus qu'à le voir, sans l'entendre, une certaine mélancolie, littéraire ou autre, est franchement admise. Certes, tout cela est irrémédiable et les projections innombrables d'un *Cyrano* cinématographique soulèveront à Paris et surtout en province bien des esprits qui, en présence d'un écran généralement assez timide, ne songaient pas à se révolter. Il est à craindre que cette visualisation, d'ailleurs fort imparfaite, ne soit pas sans retarder quelques conversions hésitantes et sans faire prononcer de part et d'autre maintes réflexions du genre de celles-ci, déjà entendues : « Décidément, tout cela ne vaut pas du bon théâtre » ou : « Quelle folie ! mettre des vers au cinéma ! »

Il faut bien admettre que de telles

réactions, destinées à devenir courantes, soient quelque peu fondées. L'abus considérable des sous-titres, habilement présentés, ne fait qu'en accuser la pénible impression. Il y a, dans la version visuelle de *Cyrano de Bergerac*, un nombre excessif de citations. Retrouver sur l'écran ce qui reste gravé, malgré nous, dans nos pensées restées jeunes, nous fait déplorer inutilement l'absence cruelle du verbe. Si l'on se souvient d'Edmond Rostand, de sa personnalité si brillamment théâtrale, de son talent d'acteur, de sa voix prodigieuse, de l'âme qu'il mettait à dire ses plus mauvais vers, il est difficile de séparer tout cela de la projection d'un extrait de tirade réussie, il est pour ainsi dire impossible de le dépouiller des conventions du tréteau et de regarder avec ces yeux neufs que le jeune cinéma réclame chaque jour de nos bonnes volontés. Chaque citation de la version cinématographique de *Cyrano* nous éloigne de notre art nouveau. Il eût suffi de quelques vers bien choisis, au sommet des situations, pour réveiller à point des enthousiasmes qui risquaient de rester à jamais endormis. Cette erreur fondamentale est d'autant plus inexcusable que le sujet d'un *Cyrano*, si parfaitement popularisé par vingt ans de tournées et d'édition, est connu de tous les Français.

Ce n'est pas là le seul défaut du film que M. Auguste Genina a tiré d'un chef-d'œuvre de notre littérature dramatique. Des décors extrêmement « théâtre », comme celui du couvent, nous rappellent trop souvent la scène, dont nous regrettons en même temps le prestige sonore. L'interprétation en est assez déplorable. En confiant à M. Pierre Magnier le rôle qu'il joue depuis quelques années à la Porte Saint-Martin, le metteur en scène s'est assuré, malgré le talent inhérent à son principal interprète, une tendance au geste théâtral, si fâcheux à l'écran. Mais l'indifférence polie du critique risque de tourner à l'indignation lorsqu'il aperçoit une Roxane à bon marché dans la personne de Mlle Lenda Moglia et son attitude risque de devenir belliqueuse lorsqu'on lui montre un Christian tout à fait lamentable. Il ne manque pas en France, il nous semble, de beaux jeunes gens parfaitement stupides. Nous les eussions cent fois préférés à ce piètre amoureux qui ne paraît même pas l'être et qui, doué d'un manque total de photogénie, allie

avec maîtrise la maladresse la plus complète au désir de s'en aller chaque fois qu'il se trouve en présence de la dame de son cœur, dans l'intimité pourtant peu compromettante d'un gros plan.

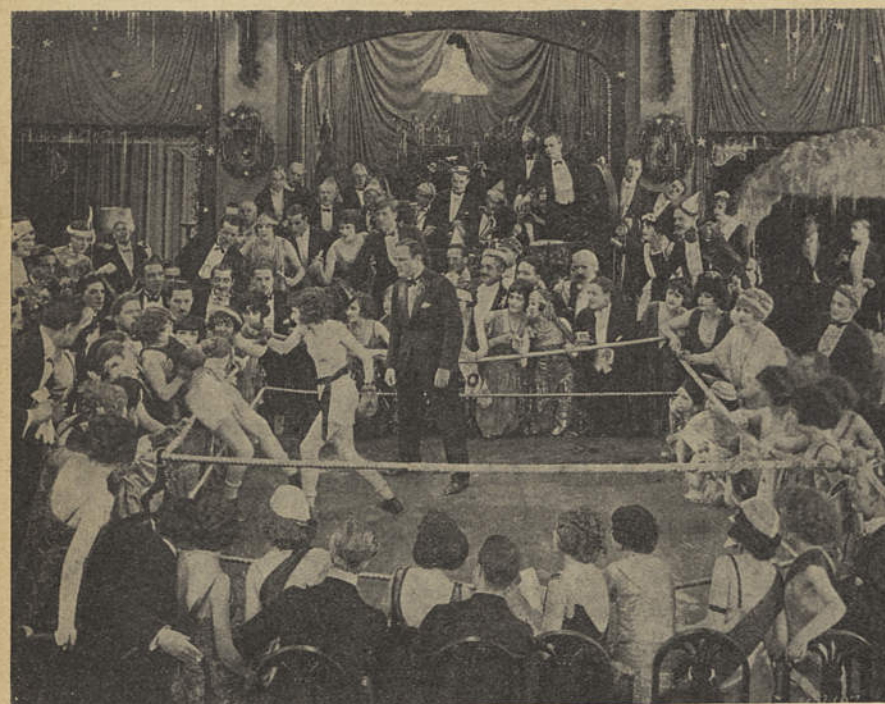
L'effort de ce film a porté, sans aucun doute, sur la bataille d'Arras. Et l'on peut dire avec autant de franchise que, cette fois, la réussite est complète.

D'un mouvement remarquable, la suite des scènes de guerre de *Cyrano*, est pleinement suffisante à racheter les défauts assez lourds dont cette œuvre est chargée. Les mêlées sont fort bien réussies. Cette bataille, qui a soulevé des applaudissements à la présentation, est une belle victoire du Cinéma, dont le sort avait été précédemment compromis. Elle donne la preuve éclatante de ce que *l'art de la vie* peut faire et peut ajouter sans crainte, comme un dernier fleuron, à la couronne de gloire des poètes. Elle convaincra les plus récalcitrants. Elle fait le contraire du reste, elle éloigne résolument du théâtre et met ce dernier en fâcheuse posture, notamment à l'endroit saisissant où les chefs espagnols, cuirassés d'or, violent monter vers eux les Gascons, liés en grappe à *Cyrano*. Alors ils peuvent, arrêtés par la stupeur et l'admiration, s'écrier sur l'écran : « Quels sont ces gens qui se font tous tuer ? » Et *Cyrano*, debout sur les décombres et les corps, peut leur répondre : « Ce sont les Cadets de Gascogne, de Carbon de Castel-Jaloux. » L'image, parfaite, est alors une digne et brillante illustration du verbe.

Il y avait, dans *Cyrano*, bien d'autres choses « Cinéma ». On les a devinées dans la scène où de Guiches est retenu par le récit des voyages dans la lune. La visualisation du discours est un essai louable. Regrettons que la simultanéité du mariage de Roxane n'ait fait alterner avec les phases du récit qu'une seule image de la cérémonie secrète. C'était une belle occasion d'accroître l'émotion du spectateur et l'intérêt de la double scène.

Il y avait aussi les visions de *Cyrano* mourant, tout à fait manquées. Plusieurs jolies choses, toutefois, ont été vues et rendues, comme l'accident mortel du héros et sa marche folle vers le couvent où l'attend celle qu'il désire depuis toujours. Nous avons aimé la feuille morte qui tombe sur le métier de Roxane au moment où tombe *Cyrano*.

JEAN TEDESCO.



Une scène de boxe entre deux amateurs féminins dans un film bien américain.

LA BOXE AU CINÉMA

Je crois que, à n'importe quelle époque de l'année, tout programme de cinéma comporte au moins une petite partie sportive. Le film des actualités vous montre toujours une épreuve d'hippodrome, ou l'arrivée des concurrents d'un cross-country, ou un match de football intitulé France contre Belgique ou France contre Angleterre, comme si réellement la France s'était battue contre la Belgique ou contre l'Angleterre. Il y a aussi le tennis dans lequel brille Mlle Lenglen et si vous admettez comme sports la marche et l'alpinisme l'écran ne se fait pas faute de célébrer des promeneurs et des fervents d'ascensions.

Mais, depuis quelque temps, la boxe au cinéma abonde et surabonde. Car il n'est point que des films d'actualité pour illustrer les sports. De nombreuses comédies s'en chargent. Certes, le match Ciqui-Kilbane ne manque pas d'intéresser beaucoup de monde. Il n'empêche qu'un directeur de cinéma de ma connaissance m'exprimait l'autre jour son regret de l'avoir inséré dans son programme. « Vous croyez, me dit-il, que la foule aime tant ces machines-là ? Peut-être dans leur vérité, oui, en plein air, mais, sur un écran, c'est moins sûr, en tout cas, dans mon établissement, j'ai remarqué cette semaine une diminution des recettes. C'est que j'ai une clientèle de familles tranquilles et que des mères et des pères n'aiment pas que

leurs enfants se passionnent pour les coups de poing. »

Je ne sais si l'observation de ce directeur pourrait être généralisée, mais je n'en approuve pas moins pleinement les pères et les mères dont il me parlait.



GEORGES CARPENTIER présente quelques Girls sportives.

Il y a un long film qui s'appelle *Kid Roberts, gentleman du ring*, auquel on a donné une suite, du même genre *Les Nouvelles Aventures de Kid Roberts*, et ce n'est pas fini, une troisième partie viendra. Chacun de ces films comporte six chapitres et chacun de ces chapitres comporte un match complet de boxe, de cinq ou six rounds je crois, avec des coups terribles. Or, il faut bien le dire, les pires adversaires de la boxe ne s'ennuient pas du tout à ce spectacle parce qu'un humour continu y règne, mais ce n'est pas une raison pour y mener les enfants.

Plusieurs films présentés ces derniers mois comportent un match de boxe ou finalement un brave garçon triomphe d'un méchant et le public, dans certains quartiers, applaudissait le dénouement avec passion.

Pour en finir avec la boxe sur l'écran, on a beau dire que c'est un noble sport, je ne vois guère de différence entre un match de cinéma comme, par exemple, un de ceux de *Kid Roberts, gentleman du ring*, et telle bataille entre deux personnages de film qui se détestent comme par exemple dans le cinquième épisode de *La Maison du Mystère* où d'excellents comédiens comme MM. Mosjoukine et Ch. Vanel, pendant une dizaine de minutes, se livrent à toutes sortes de brutalités. Dans le second cas, il n'y a ni témoins ni arbitre, mais le résultat est le même.

LUCIEN WAHL.

UN BEAU FILM DE THOMAS H. INCE LE PIRATE

Avant D. W. Griffith, Thomas H. Ince pouvait être considéré comme le plus grand des metteurs en scène américains. Encore aujourd'hui beaucoup le tiennent pour le plus savant, le plus habile et le plus artiste des réalisateurs du monde entier. Il a un don prodigieux du mouvement cinématographique et il sait de ce mouvement extraire le maximum d'émotion humaine qu'il comporte. C'est un maître.

Le Pirate que vient de nous présenter à Marivaux, avec un retentissant succès, la maison Harry est bien dans la manière de l'auteur de *Civilisation*. On y trouve une action éloquent et puissante, charpentée comme un drame shakespearien et opposant les plus tragiques contrastes.

Un homme a démérité et par son goût des aventures louches s'est mis volontairement hors la loi. Ce pirate écume les côtes de Ceylan où se trouvent les pêcheries de perles et trompant la surveillance des bâtiments d'Etat parvient à arracher aux fonds maritimes d'incalculables trésors.

Le pirate a un fils qui est la seule

adoration de sa vie et qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Pour lui cacher sa honte il lui a fait annoncer sa mort et il se présente à lui comme son tuteur désigné par son père avant de mourir. Le jeune homme s'éprend d'une jeune fille orpheline qu'un riche trafiquant chinois a recueillie tout enfant. Ce chinois la destine, malgré la différence de races, à un fils de mandarin et il lui annonce sa volonté de la marier prochainement. La jeune fille se révolte. Elle crie son innocent et fervent amour. Un quiproquo va provoquer le drame le plus effroyable autour de cette petite âme tendre et fragile.

En effet, le pirate est venu proposer au Chinois un lot de perles que celui-ci lui a achetées. Il lui a montré en même temps une perle d'une grosseur énorme que le trafiquant a fait l'impossible pour acquérir, ayant constitué un collier de perles semblables qu'il destine à sa fille adoptive comme cadeau de mariage et auquel manque encore la pierre capitale. Mais le pirate ne veut pas s'en dessaisir : « Avec cette perle, dit-il, je satisferai le caprice

d'une jolie femme et je m'en ferai aimer. »

Or, le pirate remis en présence de son fils qui ne voit en lui que son tuteur abandonne ce rêve de domination et donne au jeune homme l'incalculable joyau. Le Chinois le reconnaît bientôt au motif central du précieux collier et tout de suite il accuse le pirate d'avoir séduit sa fille adoptive. Mais enhardi par les tendres aveux de celle qu'il aime le fils du Pirate vient solliciter sa main auprès du marchand. Celui-ci qui a appris la parenté qui lie les deux hommes voit un moyen d'exercer sa vengeance.

— Vous avez un rival, dit-il au fils.

— Quel est-il ? Je veux savoir son nom.

— Venez ce soir, à minuit. Vous vous rencontrerez dans une pièce obscure de mon palais et celui qui sortira victorieux de la lutte pourra épouser ma fille.

Et voici la scène atroce, le duel effroyable qui oppose dans la nuit le père et le fils, lancés l'un contre l'autre par un maléfisant génie. Cette scène qui semble découpée d'un chapitre du *Jardin des Supplices*, d'Octave Mirbeau est d'une sombre grandeur. Sa préparation dénote chez le réalisateur un sens aigu du drame. On la sent venir, inexorable et fatale, on la devine avant qu'elle soit résolue, on la redoute comme un conflit dont l'horreur atteint au paroxysme. Il y a là un art de préparation et de réalisation véritablement prodigieux dont notre genre théâtral dit « Grand Guignol » offre peu d'exemples.

Cette impression pénible est d'ailleurs tout de suite effacée par un développement du drame plus conforme aux désirs des spectateurs et l'horreur ne tarde pas à faire place à l'émotion la plus reconfortante.

Le Pirate est admirablement interprété par une troupe dont aucun acteur ne semble comédien de profession et qui réalise le maximum de vie et de vérité. Je les cite car leurs noms méritent d'être retenus : Hobart Bosworth, Tully Marshall, Niles Welsh et Miss Madge Bellamy.

Quant à la photo, elle est d'une somptuosité et d'une grâce sans égales. Les intérieurs chinois, certains gros premiers plans en flou léger, réalisent de délicates œuvres d'art que l'on ne se lasserait pas de contempler.

EDMOND EPARDAUD.



LE PIRATE

PH. HARRY

LES PRÉSENTATIONS DE LA QUINZAINE

Bonne quinzaine pour le film français et étranger.

La production nationale est fort honnêtement représentée par une très jolie et sensible illustration du roman d'Alphonse Daudet, *Le Petit Chose*. Nous la devons à André Hugon qui y affirme un métier très sûr et une connaissance approfondie du public, je veux dire du bon public.

Il y a quelques dix années on s'était avisé de traduire en images animées l'histoire navrante du petit pion de collège. Qui en a souvenir ? La tentative était à renouveler avec tous les moyens d'expression et de réalisation que possède la technique moderne. André Hugon semble avoir été tenté surtout par la peinture du milieu scolaire et ses drames si douloureux, où de jeunes inconscients se dressent contre l'éternel ennemi, le pion pacifique, débonnaire et désespérément triste. Vers 1918, nous vîmes le même milieu, sinon les mêmes drames réalisés dans un bon film de la S. C. A. G. L. défunte, *Les Grands*, adapté par Denola de la pièce de Serge Basset. *Le Petit Chose*, d'André Hugon, est nettement supérieur à son aîné par la liberté et l'aisance du découpage, par la vérité de l'interprétation et la subtilité des nuances psychologiques.

M. de Rieux est un Daniel Eyssette (le Petit Chose), d'une émouvante simplicité. Son attitude devant le chahut qui, sournois et traître, s'organise contre lui est impressionnante. On souffre de sa douleur concentrée et de son impuissance à déjouer les odieuses cabales. Mlle Alexiane interprète avec une grâce charmante le rôle de Camille Pierrotte, que Daudet appelle si joliment « les yeux noirs ». Mme Claude Mérelle, dans un rôle épisodique assez cruel, est parfaite d'élégante froideur. Certains types, comme le maître d'armes, le surveillant général, M. Pierrotte sont très justement et très finement campés.

Le Petit Jacques est une toute autre histoire. C'est un mélodrame assez banal et bien fait pour flatter le mauvais goût public. Jules Claretti mit jadis l'aventure en roman. On y voyait un brave ouvrier qui, à la

suite de malheurs conjugaux et d'un accident d'usine, était réduit avec son petit garçon à la pire misère. Arrêté et condamné pour un crime qu'il n'a pas commis, il va monter sur l'échafaud quand on découvre la preuve de son innocence. Il faut aller vite. Et c'est la course classique au ministère de la Justice, à la prison. Naturellement, on arrive avant la chute du couperet, et le brave ouvrier est rendu à la liberté.

Le film est adroitement réalisé par Georges Lannes et Georges Raulet, qui ont peut-être abusé de certains procédés panoramiques et autres. La photo est bonne. On a pleuré aux malheurs du petit Jacques. C'est un succès.



ANDRÉE BRABANT
dans *Le Secret de Polichinelle*.

Le film étranger nous donna cette quinzaine deux œuvres importantes, *Le Pirate*, de Thomas H. Ince, dont nous parlons longuement d'autre part, et *Bavu*.

Bavu est un drame un peu incohérent (il est vrai que ça se passe en Russie soviétique), effroyablement sombre et très grandguignolesque. Il serait facile d'en critiquer les nombreuses invraisemblances et les horreurs outrées si éloignées du bon goût français, mais je préfère souligner les qualités de ce film, qui est fort bien joué par Wallace Beery et Estelle Taylor, et surtout admirablement photographié. La technique des uns et des autres artistes, metteur en scène et opérateur, sauve l'insuffisance notoire du sujet, à un tel point que nous arrivons presque à nous intéresser au drame sanglant et sanguinolent qui se déroule sur les blancheurs insoupçonnées de l'écran. Et ce n'est pas une petite affaire !

ROBERT TRÉVISE.

GUIDE PRATIQUE DES SPECTATEURS

Nous vous recommandons de voir :

Du 2 au 8 Novembre :

Ivan Mosjoukine
et **Mme Lissenko**
dans

Le Brasier Ardent

Au Demours-Palace, 7, rue Demours.
Au Mozart-Palace, 49, rue d'Auteuil.
Au Chantecler-Cinéma-Pathé, 76, av. de Clichy.
Au Pathé-Temple, 77, r. du Faubourg-du-Temple.

Mlle A. Lionel, Joë Hamman
Sance
Vaultier et le petit J. Munier
dans

L'Enfant Roi (2^e époque)

Au Demours-Palace, 7, rue Demours.
Au Mozart-Palace, 49, rue d'Auteuil.
Au Select, 8, avenue de Clichy.
Au Saint-Marcel, 67, Bd St-Marcel.
Au Lecourbe, 5, rue Lecourbe.
Au Lyon-Palace, 12, rue de Lyon.
Au Triumph-Cinéma, 12, rue du Faubourg-St-Antoine.

Arlette Marchal
Ginette Maddie
et **Pierre Blanchard**
dans

Aux Jardins de Murcie
Au Montrouge-Palace, 74, av. d'Orléans.

Du 9 au 15 Novembre
JEAN ANGELÉ et ROLLA NORMAN dans
LE CHANT DE L'AMOUR TRIOMPHANT
Au Demours, 7, rue Demours.
Au Mozart, 49, rue d'Auteuil.

Une brillante chambrée emplissait, mercredi dernier, la salle du Trocadéro à l'occasion du Festival donné au profit des Enfants du Japon. « *L'Empire du Soleil* », d'Ed. Eparaud et de Ed. Floury, édité par l'Édition Française Cinématographique, exploité par Triomphe, a inauguré l'écran du nouveau Cinématographe Populaire de Firmin Gémier.



ON PEUT VOIR

DOUGLAS FAIRBANKS

DANS

ROBIN DES BOIS

DANS LES ÉTABLISSEMENTS SUIVANTS

DU 2 AU 8 NOVEMBRE :

PALAIS MONTPARNASSE, 3, Rue d'Odessa.

MAGIQUE-CINÉ-THÉÂTRE, 204-206, Rue de la Convention.

CINÉ-MAGIQUE-PALACE, 28, Avenue de la Motte-Picquet.

PALAIS DES FÊTES, 8, Rue aux Ours.

MENIL-PALACE, 42, Rue de Ménilmontant.

UNIVERS-CINÉMA, 42, Rue d'Alésia.

ALHAMBRA, SAINT-OUEN, 5, Rue des Rosiers.

TRIANON, ROMAINVILLE, Place Carnot.

ALCAZAR, ASNIÈRES, 1, Rue de la Station.

cinéma

PRODUCTEURS, DIRECTEURS, CINÉASTES, LISEZ :

Ce que le Public en pense

De M. P. Buisine, à Nice

Monsieur,

Ce matin, grâce à votre carte de correspondant-rédacteur, j'ai pu assister, à l'Idéal-Cinéma, à la présentation, par la Paramount, d'un de leurs récents succès d'Amérique : *Arènes Sanglantes*, *Blood and Sand*, d'après le célèbre roman de Vicente Blasco Ibanez.

Ce film, en même temps qu'il prouve les excellentes qualités de comédien de Rudolph Valentino, révèle au public français un nouveau metteur en scène, Fred Niblo, digne émule de Griffith, Ince, De Mille et Rex Ingram. Il a su rendre, dans cette œuvre, tous les riens qui constituent la couleur locale qui rendent l'atmosphère désirable au développement d'une action éminemment espagnole. Ce n'est pas un de ces films comme malheureusement on en fait en série, où on ne respecte ni les coutumes, ni la mentalité, ni le pays, ni même l'auteur, car ici ce roman a gardé dans sa transposition à l'écran, toute la saveur pittoresque du texte de Blasco Ibanez.

Dès le début, Fred Niblo, nous montre l'Espagne : Séville, la Féria, un vieux marché, des rues vides écrasées par un soleil violent, l'arène, les taureaux, une église, Valentino — alias Juan Gallardo — campe merveilleusement le type de l'espagnol, qui répugne à tout travail, fier de lui-même — beau garçon, un tantinet orgueilleux — religieux et superstitieux à la fois, mais au fond bon garçon, très sensible, aimant, plein d'espoir et vite désespéré. Comme toujours, Valentino se distingue par une chose : ses yeux. F. Niblo l'a très bien compris — aussi ne nous le montre-t-il pas parlant et gesticulant, mais nous impose-t-il un gros plan de ses yeux — on a de suite compris.

Au cours de ce film, à chaque instant un incident quelconque rappelle à cette idole du public — ce favori de la chance, le sort qui l'attend. Ainsi, lors de son mariage, au moment où il va embrasser sa femme, on sent, on devine que l'image

d'un taureau fonçant cornes baissées s'élève alors entre eux. Ainsi, après un succès dans l'arène, ce petit détail du chirurgien venant féliciter le toréador nous permet de prévoir le dénouement inévitable. Et cet autre encore : un jour qu'il va pour parler du haut de son balcon à la foule de ses admirateurs au moment où il ouvre la fenêtre, un enterrement passe.

Ainsi la façon dont Niblo a rendu en termes d'images, la dernière corrida de Juan et sa mort ; voilà du vrai cinéma :

L'arène — Enthousiasme — Gallardo — Enthousiasme — Les toreros en prière — Enthousiasme — Une mère allaitant son enfant le lâche pour mieux applaudir l'entrée des toreros — Enthousiasme — Un détail : on ramasse les chapeaux que les spectateurs, dans leur joie, ont jeté dans l'arène — Le taureau — La foule — Le chirurgien — Carmen en prière — Dona Sol se poudre — Juan est nerveux — Il la regarde. — Elle rit — Enthousiasme — Il prend l'épée — Dona Sol bâille — Le taureau — Les yeux de Juan — De la poussière — Silence — On emporte Juan — Sa femme — La chapelle — Son corps — Le chirurgien — Le prêtre qui se hâte — Les arènes — La foule qui applaudit un autre toréador — La chapelle sombre où ses vieux compagnons se signent, puis se retirent — Sa femme qui pleure — Le prêtre qui prie — Dona Sol dans sa loge a un geste indifférent : « Je l'avais déjà oublié ». « Tu lui rendras cette bague » souffle Juan. — Son alliance tombe en même temps qu'il s'enlève la bague du doigt. Ses yeux se voilent — L'arène — La foule — On enlève le corps d'un taureau — Ses paupières se ferment — Du soleil — Un toréador salue — Enthousiasme — « *Arènes Sanglantes* » — On jette du sable sur une tache de sang.

« Fin ».

Traduite visuellement de main de maître, cette simple histoire d'un homme du peuple, d'un veinard devenu célèbre — heureux — qui se perd, parce qu'une femme l'a pris par son point faible ; « Gallardo

vous êtes pour moi un nouveau Cid Campéador ». Cet homme fruste, sombre petit à petit pour s'être élevé au dessus de son milieu. Il en souffre — il en meurt. C'est comme toujours l'histoire de la « Femme et du Pantin ».

De Jeanne Borghetti, à Dijon.

Les bons Directeurs de Cinémas

Dans les éloges que l'on adresse aux metteurs en scène et artistes, il est regrettable que l'on oublie le plus souvent d'en réserver une petite part pour les directeurs d'établissements, dont la mission est de servir d'intermédiaire entre les producteurs et les spectateurs, contribuant de ce fait à la renommée des uns et au bon goût des autres.

Il m'est agréable de citer en exemple M. de Grassin le très avisé directeur du Darcy-Palace à Dijon, qui a fait de son établissement, le cinéma de la région le mieux dirigé et le plus renommé pour la projection des meilleurs films français et étrangers.

La population peut, chaque semaine, aller admirer à l'écran quelques-uns de ses favoris. Pendant la saison d'hiver on a pu voir *Jocelyn*, *Théodora*, *Les Opprimés*, *Les Mystères de Paris*, *Les Hommes Nouveaux*, *L'Atlantide* (déjà donnée l'année dernière) le film *Pasteur*, *Crainquebille*, *La Dame aux Camélias*, *Maman*, *Les Trois Lumières* et une quantité d'autres tous bien choisis.

J'ajoute que cet établissement possède un orchestre symphonique qui exécute, pendant les séances, de brillants morceaux dont la distribution paraît sur les programmes vendus à cet effet dans la salle et comprenant également scénario ou appréciations sur le film que l'on projette.

De tels efforts doivent être encouragés et servir d'exemple aux directeurs de Cinémas soucieux de la renommée de leur établissement et de la production cinématographique.

Pour être correspondant de CINEA, il suffit d'envoyer aux bureaux du journal, 39, boulevard Raspail, Paris, un essai de critique ou une information intéressante. Le texte en sera soumis à notre Rédaction. Une CARTE DE PRESSE, donnant droit aux tarifs réduits et à l'entrée des présentations de films, est envoyée aux correspondants admis.



**Avez-vous TOUS
ces numéros spéciaux
de " CINÉA " ?**

**Mary Pickford
Douglas Fairbanks
Nos sports favoris (2 n^{os})
Marcel L'Herbier
Notre Numéro Gai
Rudolph Valentino
Alla Nazimova
Ivan Mosjoukine**

*Demandez de suite ceux qui
vous manquent à CINÉA,
39, Boulevard Raspail, Paris,
contre quatre timbres de
25 centimes par numéro.*



Imprimerie spéciale de cinéa, 84, rue Rochechouart, Paris.

Le gérant : A. PATY.